GILBERT COCHET
ET BÉATRICE
KREMER-COCHET
PRÉFACE DE BAPTISTE MORIZOT

L'EUROPE RÉENSAUVAGÉE

Vers un nouveau monde

MONDES SAUVAGES
Pour une nouvelle alliance
ACTES SUD

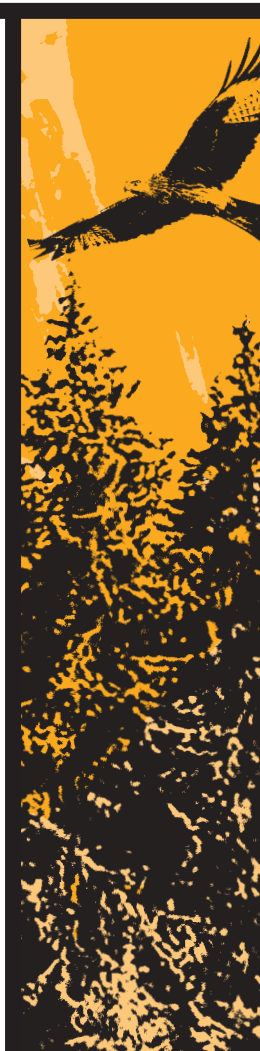
L'EUROPE RÉENSAUVAGÉE

Vers un nouveau monde

PRÉFACE DE BAPTISTE MORIZOT

Ce tour européen de l'état de réensauvagement des différents milieux naturels révèle que, malgré un passage par la quasi-extinction de beaucoup d'espèces iconiques, des initiatives inspirantes et couronnées de succès voient le jour dans tous les pays. Bisons, ours, aigles, esturgeons et phoques reviennent. La cohabitation de l'homme et du sauvage s'avère donc possible. Ce livre, basé sur le partage d'expériences positives, incite à la réflexion et à l'action. Pour avancer et surmonter les obstacles, il suffit parfois de changer de point de vue.

Gilbert Cochet et Béatrice Kremer-Cochet ont fondé avec un groupe d'amis l'association Forêts sauvages dont ils sont respectivement président et vice-présidente. Tous deux agrégés de l'Université, experts au Conseil scientifique régional du patrimoine naturel et, par-dessus tout, naturalistes de terrain passionnés, ils parcourent ensemble notre continent européen et auscultent l'état du milieu naturel depuis plusieurs décennies. Gilbert Cochet est aussi attaché au Muséum national d'histoire naturelle et expert au Conseil de l'Europe. Il a déjà coécrit dans cette collection Ré-ensauvageons la France *(2018).*



ACTES SUD

“MONDES SAUVAGES” POUR UNE NOUVELLE ALLIANCE

La nation iroquoise avait l’habitude de demander, avant chaque palabre, qui, dans l’assemblée, allait parler au nom du loup.

En se réappropriant cette ancienne tradition, la collection “Mondes sauvages” souhaite offrir un lieu d’expression privilégié à tous ceux qui, aujourd’hui, mettent en place des stratégies originales pour être à l’écoute des êtres vivants. La biologie et l’éthologie du XXIe siècle atteignent désormais un degré de précision suffisant pour distinguer les individus et les envisager avec leurs personnalités et leurs histoires de vie singulières. C’est une approche biographique du vivant. En allant à la rencontre des animaux sur leurs territoires, ces auteurs partent en “mission diplomatique” au cœur du monde sauvage.

Ils deviennent, au fil de leurs expériences et de leurs aventures, les meilleurs interprètes de tous ces peuples qui n’ont pas la parole mais avec lesquels nous faisons *monde commun*. Parce que nous partageons avec eux les mêmes territoires et la même histoire, parce que notre survie en tant qu’espèce dépend de la leur, la question de la cohabitation et du vivre-ensemble devient centrale. Il nous faut créer les conditions d’un dialogue à nouveaux frais avec tous les êtres vivants, les conditions d’une *nouvelle alliance*.

L'EUROPE RÉENSAUVAGÉE

Pour toutes les cartes, © Jean-Pierre Magnier
Les dessins sont de Béatrice Kremer-Cochet

Série dirigée par Stéphane Durand

© ACTES SUD, 2020
ISBN 978-2-330-13264-4

GILBERT COCHET
ET
BÉATRICE KREMER-COCHET

L'EUROPE RÉENSAUVAGÉE

Vers un nouveau monde

Préface de Baptiste Morizot

MONDES SAUVAGES
Pour une nouvelle alliance

ACTES SUD

CARTES

CARTE N° 1. – P. 41
Péninsules et endémisme

CARTE N° 2. – P. 48-49
Trois orogenèses et trois types de volcanisme à l'origine de niches écologiques

CARTE N° 3. – P. 67
Répartition et effectifs des chamois et des isards

CARTE N° 4. – P. 74
Répartition et effectifs des différentes espèces de bouquetins

CARTE N° 4 BIS. – P. 75
Répartition des bouquetins dans les Alpes

CARTE N° 5. – P. 88-89
L'aigle royal en Europe, nombre de couples

CARTE N° 6. – P. 94
Répartition et effectifs du gypaète barbu

CARTE N° 7. – P. 97
Répartition et effectifs du vautour fauve

CARTE N° 8. – P. 109
Répartition et effectifs de l'ours brun en Europe

CARTE N° 9. – P. 112-113
Réservoirs et progression du loup en Europe

CARTE N° 10. – P. 121
De la cordillère Cantabrique au Caucase : C2C

CARTE N° 11. – P. 132-133
Répartition des différents types de forêts

CARTE N° 12. – P. 146-147
La conquête de l'Ouest

CARTE N° 13. – P. 157
Le bassin du Danube

CARTE N° 14. – P. 160-161
Répartition des esturgeons migrateurs d'Europe

CARTE N° 15. – P. 249
Sites de ponte des tortues caouanne, verte et luth en Méditerranée

CARTE N° 16. – P. 255
Répartition et effectifs de l'aigle de Bonelli

CARTE N° 17. – P. 262
Steppe pontique, puszta et différentes zones de steppes boisées

CARTE N° 18. – P. 266-267
Variations de l'aire de répartition de l'antilope saïga au cours du temps

CARTE N° 19. – P. 294-295
Voisins généreux et grands corridors

ILLUSTRATIONS

Comparaison des chamois et des isards. – p. 72

Quatre espèces de bouquetins, la chèvre sauvage et le mouflon d'Arménie. – p. 82

Phoque veau-marin et phoque gris. – p. 221

Phoques à capuchon. – p. 227

PRÉFACE

RÉENSAUVAGER L'HUMANISME

Réensauvager : c'est un de ces mots qui "chantent plus qu'ils ne parlent", comme disait Paul Valéry. Un de ces mots qui ont plus de charge émotionnelle que de définition précise : qui déclenchent des réactions viscérales, d'enthousiasme – ou de rejet.

Car certains entendent derrière ce terme un culte du Sauvage, celui d'un monde sans humains : une défense de la sauvagerie contre la "civilisation", une diabolisation de toutes les activités humaines, et une régression. Comme si l'on voulait revenir "avant", dans un passé mythique et innocent. Ce que Béatrice et Gilbert Cochet entendent par réensauvagement est bien sûr très différent. Mais pour bien comprendre leur projet, il s'agit de saisir pleinement et de dissiper le malentendu autour du *rewilding*.

Pourquoi ce malentendu ? Son origine est profonde, il est philosophique, il trouve sa source dans un héritage ancien qui est au fondement de notre culture même, c'est pourquoi il est difficile à observer. Il provient du fait que l'Occident moderne possède un héritage *dualiste*, c'est-à-dire une manière de penser le monde en termes binaires opposés, exclusifs et hiérarchisés : par exemple les "humains" et la "nature". Le dualisme fonctionne dans nos esprits par loi de proportion inverse, comme des vases communicants : ce qui est bon pour l'un est mauvais pour l'autre, ce qui élève l'un abaisse l'autre, ce qui est donné à l'un est pris à l'autre. Si le réensauvagement revendique de défendre la "nature", cet héritage s'active, et beaucoup entendent inconsciemment qu'on la défend *au détriment* des humains : contre eux. Puisque, quand on est dualiste, le bien de l'un se fait toujours au détriment de l'autre. Du fait de notre héritage de dualisme hiérarchique, le pôle humain se retrouve dévalorisé du seul fait que le sauvage est revalorisé. Le problème quand on hérite du dualisme, c'est qu'on est toujours obligé de sacrifier et de dévaluer une moitié du monde pour défendre l'autre. C'est lassant, comme héritage.

Cette approche réactive, et pauvre, fantasme donc dans le réensauvagement une diabolisation des humains, comme si la seule "bonne nature" était la nature libérée de toute présence humaine, et que toute activité humaine était une dégradation du monde vivant.

Qu'y a-t-il de si différent dans l'approche de Gilbert et Béatrice Cochet ? Je peux l'ébaucher par une anecdote.

Je me souviens de la première fois où je les ai rencontrés. Nous participions à une table ronde avec Gilbert. Il avait enchanté la salle avec ses contes pourtant exacts de libération des rivières, décrivant les miracles bien terrestres qui adviennent quand on se contente d'effacer des barrages inutiles. Ce qui a lieu, quand on défait humblement les aménagements aveugles qui tronçonnent les flux écologiques : à savoir la libre circulation des sédiments depuis les sommets jusqu'à l'océan, et la remontée des poissons depuis les mers libres jusqu'aux torrents de montagne. Puis vinrent les questions, et Gilbert critiqua avec un humour piquant une certaine tradition rurale, qu'il appelait la gestion "par coup de fusil". À cela, quelqu'un dans la salle répondit, timidement, en cherchant ses mots : "Contrairement à ce que vous avez dit, j'ai cru remarquer quand même que chez les gens de terrain, les pisciculteurs, les chasseurs, les paysans, il y a un souci de leur environnement qui est tout de même moins expéditif."

Gilbert reprit le micro pour nuancer son propos, il était en position de force, dans la lumière, sur scène, il aurait pu se défendre par une boutade ou même écarter d'un revers de main cette objection, mais il ajouta, avec une grâce qui surprit tout le monde, quelque chose comme : "Monsieur, je préfère votre optimisme à ma provocation."

Cette phrase, cette attitude m'ont marqué.

Cette anecdote, et mille autres, rendent visible le malentendu profond qui prétend opposer les défenseurs du sauvage et les humanistes.

Gilbert et Béatrice sont fascinants pour cela. En passant du temps avec eux sur le terrain, en agissant ensemble pour faire advenir l'existence de foyers de libre évolution dédiés à la vie sauvage, j'ai peu à peu senti ce phénomène : comme naturalistes, ils sont excellents – mais comme humanistes, ils sont extraordinaires. Et ce faisant ils incarnent et inventent une formule juste de défense du monde vivant : le *rewilding humaniste*.

Par leur attitude et par leur regard, ils activent non pas un culte du retour du sauvage qui mettrait fin aux fautes d'une humanité coupable, mais un *autre* humanisme. Celui que Lévi-Strauss appelait de ses vœux : un "humanisme sagement conçu qui ne commence pas par soi-même, mais fait à l'Homme une place raisonnable dans la nature, au lieu qu'il ne s'en institue le maître et la saccage, sans même avoir égard aux intérêts les plus évidents de ceux qui viendront après lui[1]". L'humanisme traditionnel consiste à définir l'humain par différence d'avec le vivant : c'est un dualisme. Mais l'humanisme dont on a besoin aujourd'hui mériterait de prendre une autre voie : il pourrait essayer de nous définir non par *distinction* avec le vivant, mais par affiliation et relation constitutive avec lui. L'acte de définir quelque chose en le distinguant radicalement des autres choses semble presque une nécessité logique : c'est en fait un acte politique. On peut tout autant définir la spécificité de quelque chose par la manière singulière dont se nouent en lui les relations avec les autres. Ce qui définit l'humain alors, ce sont ses relations constitutives avec les autres vivants, et ses affiliations avec le monde sauvage.

La puissance de cette philosophie des Cochet, celle d'un réensauvagement humaniste, est d'autant plus importante aujourd'hui, d'autant plus urgente, qu'elle brûle comme une flammèche face à un ciel très sombre, qui se couvre chaque jour : celui de la misanthropie. Une misanthropie qui par réaction conduit certains

à aimer le prétendu "opposé" des humains : le sauvage. Mais on aime mal, quand on aime par réaction.

Il faut bien comprendre cette montée contemporaine de la misanthropie, pour saisir la nature et la nécessité actuelle de cet "humanisme bien ordonné qui ne commence pas par soi-même[2]", incarné par le réensauvagement des Cochet.

Je discutais cet automne avec Bella Lack, une adolescente militant activement pour la faune sauvage et la protection des milieux. Bella est une Greta Thunberg de la biodiversité, qui vient d'Angleterre.

Alors qu'elle exprimait son amour des autres formes de vie et son désamour des humains, je lui disais maladroitement qu'il ne fallait pas aimer moins les humains pour aimer la vie sauvage, mais les aimer mieux. Elle m'a répondu avec sa voix de fée d'Albion : "Mais, Baptiste, ils sont tellement difficiles à aimer, les humains." Je suis resté coi, médusé devant l'œil de cette fée de combat.

Il se joue là quelque chose de profond, dans ce désamour de la jeunesse pour notre propre espèce. Quand on a seize ans et qu'on voit ce que les sociétés occidentales ont fait au monde vivant, on peut comprendre ce sentiment qu'elle exprime. Ce n'est pas là une haine intrinsèque des humains, mais l'expression de la lassitude et de la colère accumulée chez beaucoup de nos contemporains à l'égard de notre héritage de destruction, et de sa continuation cynique aujourd'hui, comme si la machine continuait à avancer alors même qu'on sait ce qu'elle fait, où elle va. Oui, nous sommes, nous, héritiers de la modernité, difficiles à aimer. Certains matins, nous partageons tous ce sentiment.

Puisque ce ne sont pas les phoques ni les coraux ni les forêts qui abîment la biosphère, et que le coupable est bipède, on le désigne par ce nom : l'"humain". Et par glissement, on y entend : "tous les humains". L'Humanité en soi. Mais *il ne faut pas confondre*.

C'est la phrase-clé de la philosophie et son grand art : nous empêcher de confondre, de dresser des mauvaises cartes de l'expérience, avec des frontières fausses, qui nous envoient droit aux gouffres, cap au pire.

Le malentendu est profond et il est en passe aujourd'hui de triompher, il faut lui faire barrage, en clarifiant les distinctions. Il est nécessaire de le déconstruire pour pouvoir ensuite entendre tranquillement le chant du réensauvagement proposé par Béatrice et Gilbert.

Actuellement, il se joue quelque chose dans l'air du temps : la mise en place d'un grand récit pour expliquer la nature et la cause de la crise écologique. Et cette explication qui monte, qui est en passe de triompher, de balayer sur son passage toutes les finesses analytiques, toutes les nuances historiques, c'est celle, fondamentalement misanthrope, d'une humanité *destinée* à détruire le monde vivant qui la porte.

Premier malentendu, où "il ne faut pas confondre" : ce ne sont pas les humains *en général* qui détruisent le vivant, comme totalité, comme espèce, comme condition, mais une série de bifurcations historiques et non nécessaires qui ont donné leur forme économique à nos sociétés modernes tardives. C'est le mélange bizarre d'extractivisme (le stade frénétique de l'extraction des ressources), de productivisme, de culte de la croissance, de dévaluation du vivant, de fantasme du Progrès technoscientifique, et tant d'autres flux encore, qui a donné sa forme à notre capacité sans précédent de destruction du vivant. Mais le "nous" en question, ce n'est pas l'humanité : c'est une frange très tardive, très minoritaire et peu représentative de l'humanité, quand on sait que cette dernière a trois cent mille ans, et mille autres visages contemporains mieux tissés à leurs milieux partout autour de la Terre.

Ce n'est donc pas tout l'humain qui est en cause, mais une forme sociale et économique très provinciale et récente, à savoir la modernité tardive occidentale (qui est riche de résistances multiples jusque dans son sein).

Second malentendu : cette destruction, ce n'était pas un destin, une fatalité dès lors que l'humanité se "développe", une nécessité du même ordre que celle d'une graine qui se développe en arbre mature. C'était une série de contingences historiques. Le raisonnement toxique actuel repose sur une conception évolutionniste des sociétés humaines, au sens de l'anthropologie du XIX^e^ siècle, dépassée pourtant aujourd'hui. Il active l'idée inconsciente que l'Occident moderne tardif serait le *destin* de l'humanité entière, c'est-à-dire ce qu'elle devient *nécessairement* dès qu'on la laisse s'accomplir, se développer. Cette croyance ethnocentrique est latente dans le mot "développement" : elle postule que l'Occident moderne incarne l'épanouissement le plus parfait de l'espèce humaine, sous la forme de l'autonomie à l'égard des transcendances (la démocratie contre les théocraties) et de l'indépendance à l'égard de la nature conçue comme limitations et contraintes (c'est le progrès technique). Or, au moment où semble s'accomplir ce projet de prospérité et de liberté, qui prétend incarner la réussite de l'humanité, cet accomplissement même s'avère destructeur pour le monde. Comprenez bien la nature du sophisme, ce raisonnement faux qui nous trompe : il se joue en deux temps. Si la modernité occidentale est la forme aboutie de l'humanité lorsqu'elle se développe, et qu'alors elle détruit le monde vivant qui la porte, alors l'humanité est vouée *par essence* à détruire le monde vivant. Tout le malentendu provient de ce concept économique de "développement", concept archaïque et de nature raciste, qui a servi à distinguer les pays "développés" et ceux "en développement". Car le fondement inconscient de ce concept est embryologique : le développement en biologie est le processus nécessaire qui va du fœtus à l'individu mature. Personne n'y échappe. C'est le même pour tous. Donc, si l'on croit à la métaphore du développement, l'humanité sous sa forme développée, c'est-à-dire accomplie, détruit le monde, et donc :

c'est l'Humanité dans son destin qui est maudite, et pas un certain système économique contingent. Toutes les cultures, jusqu'à la tribu la plus isolée, seraient vouées à se "développer" de la même manière, et donc à détruire leur environnement. Cette puissance de destruction serait déjà présente, comme l'arbre l'est dans la graine, chez les hommes préhistoriques. Voilà l'idée toxique qui fraie son chemin dans les mentalités contemporaines, et qu'il faut combattre à toute force : lorsque l'humanité fleurit, avec la nécessité d'un destin, elle détruit le monde. La forme développée de l'humanité est toxique pour la planète qui la porte.

Or d'autres formes sociales humaines sont présentes à la surface de la Terre, elles sont bien moins toxiques pour leurs milieux, et elles ne sont pas sous-développées, inaccomplies, elles ont juste d'*autres* trajectoires historiques, et il s'avère qu'elles ne sont pas déficientes, puisque le "développement" va au gouffre.

Toute l'histoire environnementale et politique contemporaine le confirme : il n'y a pas *une* forme unique de développement pour les sociétés, et notre développement économique n'était pas le destin nécessaire de toute humanité qui s'accomplit, il est plutôt le produit d'une histoire contingente, celle des formes collectives de relations au vivant d'une société tardive et provinciale. Mais d'autres relations au vivant étaient possibles à chaque bifurcation, et elles sont toujours possibles. Nous n'étions pas voués par un destin implacable à imaginer une agriculture prétendument rationnelle, nourrie des inventions les plus toxiques faites pour les guerres mondiales (les pesticides). Nous n'étions pas voués par notre nature à extraire et projeter dans l'atmosphère la fumée des énergies fossiles sans nous soucier de ses effets sur le climat. Nous n'étions pas voués par notre essence à détruire par fragmentation et surexploitation les habitats de milliers de formes de vie. Nous ne sommes pas l'espèce maudite. Ce sont là des contingences assez récentes, à *chaque fois* cela

aurait pu tourner autrement, et cela peut *encore* tourner autrement.

Car ce sont les relations au vivant qui sont importantes. Les humains ont inventé les pires et les plus belles, c'est donc par les humains que passe la solution : c'est par d'*autres* manières d'être humains dans nos relations au vivant, qui sont déjà bien présentes un peu partout, mais minoritaires et minorisées. C'est ce que défendent Gilbert et Béatrice, dans ce tableau d'une Europe qui se réensauvage : des manières d'être humains plus riches d'égards ajustés envers la vie sauvage qui constitue nos milieux de vie, plus capables de se tisser à elle, de lui faire de la place.

Ce bel héritage d'humanisme et de défense du sauvage tramés ensemble, que nous passent les Cochet, c'est lui qu'il faut arriver à transmettre à ces adolescents qui héritent d'un monde abîmé. À ces jeunes générations qui militent aujourd'hui pour le vivant, pour le climat, et auxquelles les Cochet dédient leur livre.

Je n'ai pas su quoi répondre à Bella ce jour où elle m'a avoué en toute candeur combien "les humains" étaient durs à aimer. Mais j'y ai beaucoup réfléchi depuis. Je voudrais lui répondre ici, en m'inspirant de ce *rewilding* humaniste que je vois chez les Cochet, pour contribuer à transmettre le flambeau, d'eux jusqu'à cette toute jeune militante (c'est que je suis d'une génération intermédiaire).

Voilà ce que je voudrais lui dire aujourd'hui : en vérité oui, nous sommes difficiles à aimer, mais nous n'avons pas le choix. Car un vivant qui ne s'aime pas ne peut pas aimer le reste du vivant. Quand on défend le sauvage par désamour pour les humains, on aime en fait les non-humains par réaction. Pour régler ses comptes avec sa propre engeance. En projetant encore une fois des fantasmes sur les créatures sauvages, comme des inverses de ce qu'on déteste en soi. On les pare de l'innocence

qui nous manque, de la pureté qu'on croit avoir perdue, d'une harmonie spontanée avec la nature qui nous ferait défaut. On les aime par contraste, par refus de ce que nous sommes. Et donc on les rate encore, on les défigure. On ne peut pas par ce chemin les aimer bien, les aimer à la hauteur de ce qu'ils méritent.

On sait bien, dans une relation amoureuse, que quelqu'un enferré dans la haine de soi ne peut pas aimer l'autre. Le raisonnement est le même : une espèce qui ne s'aime pas ne peut pas aimer les autres formes de vie.

L'enjeu est d'apprendre à distinguer les humains en général, comme espèce et comme totalité, des mentalités qu'on critique, des pratiques qu'on refuse, des héritages pétrifiés dans des institutions, des formes économiques qu'on dénonce dans certaines sociétés. Pour retrouver le chemin humaniste de l'amour aux humains en tant qu'ils sont, eux aussi, des vivants fascinants.

Il ne s'agit pas, alors, d'aimer moins les humains pour aimer plus les animaux, il faut les aimer mieux : pour ce qu'ils sont, et non pour ce qu'ils disent être : des élus qui se seraient élevés au-dessus de leur milieu et des autres créatures, devenues moyens à leur service. Ce qu'ils sont : des nœuds de relations et d'interdépendances avec la vie qui les entoure – nous sommes faits de la vie tout autour, comme elle est faite de nous.

Et c'est cet humanisme qui est présent jusque dans les critiques les plus acerbes que Béatrice et Gilbert font aux activités humaines. Car même lorsqu'ils critiquent les humains, ils le font avec la tendresse qu'ont les parents pour des erreurs de jeunesse. Et comme un rappel de ce qu'il faut réapprendre à aimer.

Maintenant que ce malentendu qui assimile misanthropie et amour du sauvage a été élucidé, on peut enfin définir sereinement le réensauvagement original défendu dans ce *rewilding* humaniste, celui qui à mon sens porte l'action et le discours des Cochet.

Le sauvage défendu dans les pages que vous allez lire, ce n'est pas l'inverse dualiste de l'artificiel ou du domestique, c'est simplement le vivant, tel qu'il se déploie dans toute sa splendide prodigalité à la surface de la Terre depuis des milliards d'années. Ce sont les dynamiques de l'évolution et de l'écologie qui trament tous les jours le tissu de la vie, celui qui nous a faits comme animaux humains, et qui nous donne la vie chaque jour, sous forme d'oxygène offert par les plantes, et d'énergie, et d'habitat…

Défendre le sauvage en ce sens, c'est défendre le vivant : les dynamiques sauvages qui sont plus anciennes que nous et nous fondent. Et cette formulation me semble philosophiquement féconde, parce que non dualiste. Défendre le vivant, ce n'est plus protéger la nature : c'est inclusif, car nous sommes nous aussi des vivants.

Pourquoi faut-il le défendre ?

Un seul nombre est éloquent : il y a dix mille ans, 97 % de la biomasse des vertébrés de la Terre (imaginez qu'on mette tous les animaux dans une balance pour les peser) était constituée par les animaux sauvages[3]. Aujourd'hui, ils constituent environ 2 % du même poids total, les animaux domestiques dont le bétail près de 85 %, et les humains 13 %. La faune sauvage est passée de 97 % à 2 %. Sous cette lumière crue, le réensauvagement, au sens de laisser ou faire revenir du vivant autonome, ce n'est pas un amour dualiste de la nature, ou une idéologie politique, c'est de la simple décence envers le monde vivant qui nous a faits.

De là, l'affaire est entendue : si l'on prend du recul, il est évident que nous avons des raisons de défendre partout et en tous lieux le retour du sauvage, c'est-à-dire le retour du vivant autonome, des espèces éradiquées, des fonctionnalités écologiques tronçonnées comme celles des rivières et des forêts anciennes, des relations écologiques brisées, comme celles entre grands ongulés et prairies, entre grands prédateurs et proies.

Il existe plusieurs définitions du réensauvagement : pour certains il s'agit de la destruction vengeresse et purificatrice des aménagements humains, pour d'autres la réintroduction de la faune paléolithique, pour d'autres enfin le retour à des écosystèmes vierges. Dans l'approche des Cochet, il n'y a pas de culte de la nature intacte, ou de désir de retourner au Paléolithique : les milieux européens qu'ils décrivent ici héritent d'une histoire qui tisse la géologie, le climat, l'écologie, et l'action humaine. Il ne s'agit pas de vouloir ramener des milieux avant cette dernière, vers le passé, mais de les laisser *désormais* se développer suivant leurs dynamiques autonomes, non tronçonnées : des rivières libres, sans barrages inutiles, qu'on laisserait respirer ; des forêts qu'on laisserait vieillir et rayonner de vies, sans les "récolter" à l'adolescence. Et ce à partir de leur passé d'exploitation : peu importe qu'elles soient "intactes", peu importe d'où elles viennent – la question intéressante est où elles *vont* maintenant, quand on les libère et leur laisse exprimer leurs puissances natives.

Ce qui fonde le réensauvagement original défendu par les Cochet, à mon sens, c'est ce que j'appelle une "confiance dans les dynamiques du vivant". Elle se sent à chaque page de leur livre, par exemple lorsqu'ils écrivent : "Tout semblait donc perdu. Inexorablement, notre nature européenne originelle allait complètement disparaître. Mais c'était compter sans la résilience de la vie sauvage, capable de sursauts incroyables et prête à réoccuper les territoires perdus." Ce n'est pas qu'ils sont de nature optimiste : c'est qu'ils connaissent intimement la puissance de vie, de reprise, de regain, qui anime le vivant en nous et hors de nous. Il s'agit simplement de lui donner l'espace et le temps pour s'exprimer. De se mettre humblement à son service.

Le réensauvagement, alors, c'est avant tout défendre le droit pour certains milieux d'être en libre évolution. La libre évolution consiste à laisser se reconstituer des dynamiques écologiques autonomes. À favoriser la

régénération de ces fonctionnalités du milieu qui *fonctionnent toutes seules*.

Suivant la définition de Gilbert et Béatrice, dans le réensauvagement "il n'y a rien à *faire* au sens strict". On se contente de *défaire* ce qu'on a fait et qui a mutilé des dynamiques écologiques vitales (les barrages inutiles par exemple) ; et de *refaire* ce que nos dégâts d'hier ont détruit. Par exemple grâce aux actions "coup de pouce" de réintroduction d'espèces éradiquées, comme le castor qui travaille les rivières, ou le vautour qui est le grand médecin des milieux : il les purifie en mangeant les charognes, et en neutralisant les pathogènes dans son propre corps par le pouvoir de sa digestion.

Dans le réensauvagement, on ne régénère pas le vivant – ce n'est pas en notre pouvoir en vérité : on amorce ses puissances autonomes de régénération. On lui laisse exprimer sa résilience propre. On met en place les conditions minimales, délicates, discrètes, pour qu'il retrouve sa pleine vitalité.

Le réensauvagement, sous cette lumière, n'est pas un culte d'un monde sans l'humain : c'est un rappel de ce qu'on doit au vivant, de sa grandeur qui nous a faits, et nous maintient en vie, c'est un appel à retrouver une place plus ajustée sur Terre.

La libre évolution, alors, ce n'est pas une position puriste, "seul contre tous", c'est un maillon de la chaîne dans la protection des milieux, alliée avec des formes d'exploitation forestière et agricole soutenables. Il ne s'agit pas de dire que tous les milieux doivent se réensauvager, mais de sortir d'une société qui croit que la nature en libre évolution est déficiente, à l'abandon, et qu'elle exige d'être aménagée, rationalisée, exploitée, pour être enfin accomplie et épanouie. La libre évolution a droit de cité, les territoires réensauvagés sont en fait des alliés de formes d'exploitation qui ont elles aussi *confiance dans les dynamiques du vivant* : qui sont attentives aux exigences des milieux qu'elles exploitent,

qui prennent soin des sols, et de la diversité sauvage qui peuple une exploitation agricole.

Le sauvage défendu dans ce réensauvagement, c'est le vivant, dans son historicité qui nous fonde et nous dépasse, immergés dans le temps long de l'évolution, et dans l'espace de la biosphère. Le vivant avec qui nous partageons une ascendance et un destin commun.

Car nous sommes aussi le vivant qui se défend.

Voilà qui sont Gilbert et Béatrice : des visages humanistes puissants du vivant qui se défend. C'est par amour de la vie sous toutes ses formes, et de la vie humaine ainsi, qu'ils défendent les milieux et une nouvelle alliance.

Baptiste Morizot

AVANT-PROPOS

Cela ne vous échappera pas en lisant les citations en tête des chapitres, nous dédions ce livre à titre posthume à Robert Hainard. Nous vous parlons d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître… celui où les beaux paysages d'Europe étaient de magnifiques décors vidés de la quasi-totalité de leurs acteurs, où il fallait prendre son bâton de pèlerin et traverser notre continent pour espérer entrapercevoir, peut-être, une espèce iconique. Robert Hainard appartenait à cette époque[1]. Artiste, naturaliste et auteur de livres, il dessinait, gravait sur le bois et sculptait des animaux qu'il allait observer à la pleine lune, parcourant forêts, marais, vallées, montagnes de Scandinavie, d'Espagne, de Roumanie, de Pologne et de sa Suisse natale, son carnet de croquis et son crayon à la main. Robert avait aussi un rêve : "… j'aurais une pensée pour le loup (dans les Alpes) […] qui sait si un jour nous ne l'entendrons pas de nouveau[2]…" Il complète ce fol espoir par une longue liste d'animaux disparus à son époque et en suggère la réintroduction. Nous vous parlons aussi du temps où ce rêve est, en partie au moins, devenu réalité, où ces disparus sont revenus. Et nous évoquons enfin un futur possible, aux perspectives beaucoup plus radieuses que certains ne le prédisent. Parce que nous aussi, nous avons un rêve…

Nous dédions également ce livre à tous ceux qui ont œuvré dans l'ensemble des pays européens pour que le rêve de Hainard devienne réalité. Car il faut des visionnaires, mais aussi des chevilles ouvrières, attentives aux détails, permettant la mise en application des belles idées.

Nous le dédions enfin à toute cette jeunesse qui se mobilise pour lutter contre le réchauffement climatique, contre la perte de biodiversité, contre la sixième extinction de masse, à la génération sans nuance intermédiaire entre le "nul" et le "génial" pour leur dire que oui, il y a certes encore beaucoup à faire, mais que

leur enthousiasme nous réchauffe le cœur car il montre que la relève est là, comme une graine en germination, graine qui va pousser, prendre de l'ampleur et devenir une belle œuvre de la nature ; mais aussi que non, tous leurs aînés ne sont pas restés les bras ballants, oscillant entre le déni et le défaitisme. Nous le dédions à nos filles, qui font partie de cette jeunesse battante et qui, à défaut de regarder le monde dans un écran de télévision que nous ne possédions pas, nous ont suivis vaillamment dans nos pérégrinations, souvent en chantant, en dessinant ou en photographiant, toujours curieuses, attentives et prêtes à s'émerveiller de nos rencontres imprévues au détour d'un chemin ou d'une falaise, mais aussi parfois en rêvant sous la pluie et dans le froid, en se demandant pourquoi nous n'avions pas choisi une destination de vacances avec une plage de sable blanc, bordée de palmiers et d'une mer chaude éclaboussée de soleil…

Car cela fait plus d'un demi-siècle que nous arpentons notre "vieux" continent, notre extraordinaire planète. D'abord chacun de notre côté, pendant notre jeunesse et notre adolescence, ensuite en couple, après notre rencontre sur les bancs de la faculté. Par curiosité, par passion, mais aussi parce que, comme le disait un vieux sage nigérien installé sous l'arbre à palabres, "celui qui n'a pas vu ne peut pas parler".

Nous avons exploré la Croatie et ses îles, la Slovénie, la Serbie, randonné dans le Monténégro en un temps où ces pays étaient encore réunis sous le nom de Yougoslavie, traversé les Carpates à pied, en autonomie totale pendant plusieurs semaines, à une époque où les GPS n'existaient pas, ni les téléphones portables. Ni les cartes récentes, elles étaient interdites, secret militaire soigneusement gardé sous la dictature de Nicolae Ceauşescu. C'est une carte allemande au 1/200 000 datée de 1897, trouvée au fond de la boutique d'un bouquiniste, qui nous a permis de nous repérer. Dans ces montagnes

isolées, à quatre jours de marche du plus proche village, nous avons rencontré un berger roumain qui nous a montré d'un mouvement de la tête une brebis qui venait de se faire égorger par un loup. Aucune haine vis-à-vis du prédateur, aucune rancœur. L'homme saisit une braise avec ses mains nues et calleuses, allume une cigarette et raconte. C'était juste parce que, ce soir-là, le chien n'avait pas bien fait son travail, et lui était trop fatigué… Cela arrive, c'est ainsi. Une belle leçon de sagesse reçue un soir autour d'un feu de bois.

Nous y sommes retournés, trente-cinq ans plus tard, pour voir comment avaient évolué ces contrées sauvages. Nous avons bien sûr arpenté d'autres pays, parfois en campant hors des sentiers battus, d'autres fois en nous mêlant à la foule fréquentant les hauts lieux de naturalité. Toujours en essayant d'être réceptifs, de nous imprégner du site et de l'état d'esprit de ses habitants, humains ou non-humains. Sans juger, juste en essayant de comprendre et d'apprendre, de faire le lien et de confronter ce que nous observions avec les connaissances théoriques accumulées au fil des ans, des lectures, des conférences.

Lors de nos voyages et de nos activités en faveur de la protection de l'environnement, nous avons été accueillis par Franco Tassi, à l'époque directeur du parc national des Abruzzes (en Italie). Il œuvrait à la réalisation de ce qu'il appelait "le défi des 10 %", qui consistait à passer 10 % du territoire italien en statut de parc national. Quelques décennies plus tard, à l'heure de sa retraite, c'était chose en partie faite. Nous avons été reçus par Heinrich Haller, directeur du Parc national suisse pendant plus de trente ans, et nous avons recueilli de précieuses informations grâce à sa longue expérience de lutte contre le braconnage, de négociation avec le monde de la chasse, de gestion de ce parc national remarquable. Nous avons été contactés par Frans Schepers, manager de l'association néerlandaise

Rewilding Europe qui soutient les initiatives de réensauvagement à grande échelle[3], par le botaniste universitaire Francis Hallé, qui rêve de recréer une grande forêt primaire de plaine en Europe occidentale. Nous avons échangé avec eux, ainsi qu'avec Christoph Promberger, directeur de Foundation Conservation Carpathia[4], une fondation qui achète des parcelles de forêt dans les Carpates, ainsi que leurs baux de chasse, pour lutter contre les coupes illégales, protéger intégralement une importante surface et la laisser en libre évolution (comme nous le faisons nous-mêmes en France avec notre association Forêts sauvages[5]) ; avec différents membres du Conseil de l'Europe ; avec tant d'autres… Nous ne pouvons pas citer ici toutes les belles personnes que nous avons rencontrées dans notre vie de naturalistes et de scientifiques. Mais de chacune nous avons appris, un peu, beaucoup, passionnément. Elles ont nourri notre réflexion autant que nos lectures et nos observations de terrain.

Cher lecteur, nous espérons qu'à travers ce livre nous vous donnerons à notre tour du "grain à moudre", qu'il vous apportera énergie, enthousiasme et optimisme pour qu'un jour nous retrouvions pleinement l'abondance, la diversité et la proximité avec le monde sauvage, pour que le rêve d'une cohabitation harmonieuse entre l'homme apaisé et la nature réensauvagée devienne réalité.

INTRODUCTION

Le réensauvagement consiste à protéger un environnement et à retrouver son fonctionnement naturel, par exemple en permettant le retour des espèces animales sauvages qui y vivaient autrefois.

D'après le *Cambridge Dictionary*

Notre vieille Europe est l'un des continents qui ont le plus rapidement souffert des activités humaines. La grande transformation commence à ses portes orientales, avec la naissance de l'élevage il y a 9 000 ans. Un trio infernal, redoutable et implacable, composé de la chèvre, du mouton et de la vache, part à l'assaut de l'Occident. À la vitesse de 18 kilomètres par génération humaine (vingt-cinq ans), le front de disparition de la forêt originelle progresse inexorablement vers l'ouest et, 5 000 ans avant le présent, ce qui deviendra l'Écosse est soumis au déboisement des éleveurs. La triste besogne est quasi terminée. Il aura donc fallu 4 000 ans à l'homme et à ses animaux domestiques pour remplacer l'essentiel de la forêt vierge d'Europe par des pâturages. À la fin du XIX^e^ siècle, Élisée Reclus, dans sa *Géographie universelle*, parle du "royaume des chèvres" pour désigner ces contrées sinistrées par le pastoralisme ! L'alouette des champs, la chouette chevêche, l'outarde canepetière et le grand hamster prennent leurs aises. Le pic noir, le grand tétras et le bison occupent alors les derniers lambeaux forestiers.

Mais, pire encore, ce bouleversement des milieux naturels s'est accompagné, dans tous les pays d'Europe, d'une exploitation sans retenue des ressources naturelles vivantes. Les ongulés ont été chassés et éliminés sur de vastes surfaces. Les derniers survivants se sont réfugiés un temps dans des sites inaccessibles, comme les chamois qu'on observe exclusivement à très haute altitude,